



## JOURNAL DES DAMES

ET

## DES MODES.

Ce Journal paroît avec une gravure coloriée, tous les cinq jours; le 15, avec deux gravures. (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 56 fr. pour un an.) Les abonnemens datent du 1<sup>er</sup> ou du 15.

## LA DISTRIBUTION DES PRIX.

Au milieu de ses courses du matin, sortant de chez son perruquier et de chez sa lingère, et allant chez son tailleur et son marchand de modes, Elisa s'étoit arrêtée un instant à la pension de son fils. — Eh bien, mon ami, comment te trouves-tu depuis la dernière fois que je t'ai vu? — Sans reproche, ma petite maman, il y a bien un an que tu ne m'as fait visite. — Que veux-tu, mon ami, j'ai tant d'affaires : tu sais que ton père ne se mêle de rien dans la maison ; je suis obligée de donner les ordres, de les faire exécuter, et de recevoir ; puis mon manège, ma danse, et ma toilette : je te jure que voici mon premier moment de liberté, et c'est en ta faveur que j'en dispose. — Tu ne sais pas toute la peine que tu me fais, ma chère amie, par ta réponse. — Comment donc? — Est-il possible! tu n'as pas un instant à toi! Tu ne viendras donc pas à la distribution des prix, qui a lieu dans huit jours? — Impossible, mon cher. — J'ai remporté le prix du grec, et c'est à cette séance qu'il me sera donné. — Impossible de pouvoir m'y rendre. — On m'interrogera sur le latin, la morale et la langue française. — Je ne saurois venir. — Nous réciterons des vers, des discours, des fables, etc. — Je serai occupée, j'en suis sûre. — Ensuite il y a comédie, nous jouons *l'Entrevue*. — Vous jouez la comédie, mon enfant! Quel jour est-ce? — Samedi. Et puis grand bal, où sont invitées les plus jolies femmes de Paris. — Grand bal, me dis-tu! Eh bien, mon cher fils, rassure-toi; vois combien je t'aime, je tâcherai d'y venir, j'y viendrai bien sûr. Adieu, sois bien sage, étudie bien, je t'enverrai un bel habit, des chaussons de danse; mais je veux auparavant savoir si l'on est content de toi, et je le demanderai demain à M. Flicflac, mon maître de danse et le tien. Sans adieu. Au jour du bal. A peine sortie, Elisa ne songea plus qu'à se parer pour cette fameuse soirée : un supplément aux épingles du mois fut demandé au mari, et celui-ci l'accorda. Comment refuser à sa femme, quand elle demande à se parer pour aller orner le triomphe de son fils? Tous les artistes furent mis en réquisition, le marchand de modes alla voir le



nouvel Opéra , et , d'après le costume de *la Reine de Golconde* , il dessina , pour sa charmante pratique , pour cette intéressante mère , qui alloit au bal par amour pour son fils , M. le marchand de modes dessina , dis-je , un costume pour Elisa , et le lui fit faire de suite. Le jour de la distribution arrivé , Elisa , sous les habits d'Aline , mi-reine , mi-bergère , parut , sinon la femme la plus jolie , du moins la plus élégante de la réunion ; réunion nombreuse , mais si brillante , si recherchée , si tumultueuse , si légère , que tous les professeurs , tous les élèves assemblés , il fut cependant impossible de procéder à aucun examen. — Ce savant voulut commencer par un argument grec , et toute l'assemblée partit d'un éclat de rire. Ce jeune homme voulut réciter un morceau de *Tacite* , et la moitié du monde bâilloit , tandis que l'autre faisoit un train indécent. Alors le maître de pension s'adressant à ses élèves. — « Mes amis , voici le moment de faire un acte de piété filiale : vous avez tous invité vos mères , vos tantes , vos sœurs à cette fête. Les dames n'entendent rien au grec , au latin ; laissons donc les exercices sérieux , vos parens me connoissent , et s'en rapportent , j'espère , à moi à ce sujet : passons à la comédie et à la danse ».

Il n'est pas besoin de dire combien cette adroite harangue fut applaudie. *L'Entrevue* fut à l'instant représentée , et de suite après , le bal ; mais chose assez remarquable parmi les acteurs et les danseurs , on ne voyoit aucun des élèves prêts à soutenir thèse latine ou grecque , de manière que les applaudissemens ne furent prodigués ce jour-là qu'aux gambadeurs et aux saltimbanques , tandis que les jeunes gens studieux et qui donnoient quelques espérances aux sciences et aux belles-lettres , restèrent dans une obscurité profonde. De ce nombre étoit le fils d'Elisa. Quant il veut caresser sa mère , allons , lui dit-elle , Monsieur le sot , vous ne savez seulement pas vous bouger : allez donc prier Madame de Floricour à danser , figurez devant moi , faites quelques jolis pas , prouvez que vous avez appris quelque chose , que vous méritez le prix du grec : allons donc quelques jettés-battus , un entrechat ; et l'enfant de rougir et de pleurer. Tenez , prenez mon ridicule , soyez bon à quelque chose , gardez-moi ma place. Je vais vous faire voir comment il faut se présenter devant le monde , comment on acquiert de la grâce. C'étoit la première contredanse ; on en dansa huit ; et Elisa qui a une grande réputation , ne désempara point. A peine le bal fut-il fini , qu'elle s'enveloppa de son schall , reprit son ridicule des mains de son fils , et l'embrassa à demi , en lui disant : allez , Monsieur , vous ne faites guère honneur à votre mère : ne pas savoir danser !!! Vous pouvez avertir votre maître de pension , que si l'année prochaine , vous n'avez pas changé , je vous retire à l'instant et vous renvoie à la campagne , entendez-vous , Monsieur ?

Cette semonce fit un grand effet sur l'esprit du jeune garçon : on dit qu'à présent il danse presque aussi bien que sa mère ; mais il ne veut plus entendre parler de livres. Le père en est très-fâché ,



et prétend que son fils ne sera bon à rien ; mais Elisa est plus rassurée : que mon fils danse bien , dit-elle , et je me charge de lui faire faire son chemin dans le monde.....

C. \*\*\* N. \*\*\*

## L' O B S E R V A T E U R E N D E F A U T.

### A N E C D O T E.

Bonœil est marié ; sa femme a une sœur , veuve depuis plusieurs années , mais encore jeune et jolie ; les deux sœurs ont beaucoup d'amitié l'une pour l'autre et se voient fort souvent.

Un jour , en rentrant chez lui , Bonœil les y trouve ensemble , et toutes seules ; sa belle-sœur avoit encore les yeux rouges de larmes ; on se lève avec précipitation lorsqu'il entre ; on affecte un air de gaité ; il entend sa belle-sœur dire tout bas à sa femme , ces mots qui éveillent son génie observateur : *sur-tout n'en parle pas à ton mari.*

Aussi-tôt son imagination travaille ; quel est donc ce grand secret qu'on veut lui cacher ? il est inutile d'interroger sa femme ; elle est discrète , et ne dira rien , mais qu'a-t-il besoin qu'on le lui dise ? Encore un mot , un geste échappé devant lui , et il aura tout deviné.

En effet , peu de jours après il conduit sa femme chez sa belle-sœur ; à-peine se sont-elles embrassées , que la première demande à l'autre : *Hé bien ? il n'est pas revenu ! — Hélas ! non , répond la belle-sœur ; je vois qu'il ne faut plus l'espérer , et je tâche d'en prendre mon parti.*

La demande et la réponse sont prononcées d'un air assez indifférent ; mais rien n'est indifférent pour l'observateur Bonœil , il a remarqué dans sa belle-sœur un chagrin concentré ; à son âge , quel en seroit la cause , si ce n'est un amant qui l'abandonne et qu'elle regrette.

Elle est bonne , sensible ; elle ne peut avoir éprouvé qu'une passion réelle et profonde ; Bonœil la plaint sincèrement.

..... Vous dirai-je , Lecteur , moi qui suis dans la confidence , le secret de la belle-sœur ? Je devrois peut-être , en narrateur habile , entretenir et piquer votre curiosité par la réticence ; mais je vous crois d'un aussi bon naturel que mon héros ; sans-doute , vous vous intéressez comme lui pour cette pauvre affligée ; je sacrifie généreusement mon amour-propre , et pour ne pas vous causer trop d'alarmes , je vous apprendrai dès-à-présent que la belle-sœur avoit perdu depuis quelques jours un très-beau chat angora qu'elle aimoit beaucoup. Vous pouvez en songeant à quelques-unes des femmes de votre connoissance , évaluer à peu de chose près le degré de douleur qu'avoit dû causer la perte de l'objet d'une si tendre et si innocente passion.



Ce ne fut point au chat que Bonœil s'avisa de penser ; cela eût été trop simple. Il cherche long-tems quel peut être le volage ; aucun ne s'offre à ses conjectures. Sa belle-sœur vit fort retirée, et ne voit presque personne ; preuve d'amour de plus ; quand on aime, toute société est fade, excepté celle de l'objet aimé.

Très-résolu de percer ce mystère, il retourne voir sa belle-sœur ; il l'examine, il jette en avant quelques mots équivoques, parle de la douleur qu'il a remarquée ; on ne la nie pas ; il donne même à entendre que sa femme a laissé pénétrer le secret ; enfin, je sais, dit-il, je sais ce qui vous afflige, et je le sais si bien que je suis venu tout exprès pour vous témoigner la part que je prends à votre peine, et tâcher de vous consoler. — Oui ! moquez-vous de moi avec votre compassion ; car vous autres hommes, n'avez pas la moindre sensibilité pour de pareils accidens. — J'en ai toujours pour ces qui affecte mes amis. — Au reste, grondez-moi, faites-moi honte de ma foiblesse, corrigez-m'en si vous le pouvez ; ou plutôt croyez que j'en suis corrigée tout-à-fait ; je n'aurai plus de ces folles affections, je me le suis bien promis, et je vous le promets.... — Ne jurons de rien ; ma pauvre belle-sœur ; n'aviez-vous pas fait le serment de n'en plus avoir ? — Eh ! oui vraiment, deux ou trois fois, chaque fois qu'ils m'ont quittée. — Vous n'en avez eu que trois différens ? — C'est bien assez. — Cela prouve au moins que vous les gardez long-tems. — Le plus long-tems que je peux ; quand je les perds, ce n'est jamais ma faute. — Je le crois. — Aussi, le coup m'en est plus sensible ; et c'est un chagrin auquel je ne veux plus être exposée. — Encore une fois, ma belle-sœur, ne jurons de rien.

Après cette conversation, Bonœil fut plus persuadé que jamais de la réalité de sa conjecture. Peu de jours après, il trouva par hasard sur la cheminée de sa femme, une lettre de sa belle-sœur ; elle étoit décachetée ; la curiosité et le désir insurmontables de vérifier ses observations l'emportèrent ; il lut.

Après quelques petits détails de commissions et d'emplettes, il tomba sur ces lignes, dont chaque mot le fit frémir :

« J'ai grand peur que ton curieux de mari n'ait très-bien deviné le sujet de mon chagrin. Seroit-ce toi qui m'aurais trahie ? je me flatte que non. Mais apprends que je suis à demi-consolée de la perte que j'ai faite. J'attends avec impatience la naissance de ce petit être, qui tiendra auprès de moi la place de son père que j'aimois si follement. Je lui en donnerai le nom ; j'espère qu'il sera beau comme lui ; mais je me flatte qu'il sera moins ingrat, et qu'il ne me quittera jamais ».

Pour le coup, les soupçons de Bonœil devinrent d'une gravité allarmante. Il n'est que trop clair, se disoit-il à lui-même, que je ne me suis pas trompé ; malheureuse femme !.... abandonnée dans cet état, par celui-même !.... Enfin, le mal est fait ; à défaut de remède, cherchons-y du moins des adoucissements. Elle n'a pas de fortune ; c'est dans une occasion semblable que je me réjouis d'en avoir pour venir à son secours.



Plein de son idée , il loue un appartement dans une campagne isolée ; il retient une sage femme ; peu s'en fallut qu'il n'achetât une layette ; mais il aima mieux attendre la naissance de l'enfant.

Ces précautions prises , il retourna voir sa belle-sœur ; l'embarras étoit de traiter avec elle un chapitre si délicat ; il craignoit tout à la fois , et de la faire rougir de sa faute , et de l'humilier par les offres qu'il vouloit lui faire ; naturellement généreux , lorsqu'il oblige , c'est toujours avec des égards et des ménagemens.

Il commença donc par rappeler doucement le malheur qu'elle avoit éprouvé , le chagrin qui en avoit été la suite. — Quoi ! vous y pensez encore ? lui dit-elle en souriant. — Assurément , reprit-il ; je me mets à votre place ; n'ai-je pas eu des peines de ce genre ? — Vous qui êtes si raisonnable ? — C'est pour cela que je suis si indulgent ; mais , ma chère belle-sœur , n'auriez-vous pas besoin d'un peu de dissipation ? Si vous vous déplaciez !... si vous alliciez passer quelque tems à la campagne !... nous sommes dans l'intention , ma femme et moi d'y prendre un appartement. — Je vous remercie , et j'irai vous y voir quelquefois ; mais il faut que je reste à Paris. — Je ne vous le conseille pas ; vos voisins , le public pénétreroient la cause de votre douleur. — Vraiment , c'est une affaire faite ; je ne l'ai point cachée ; le public en dira tout ce qu'il lui plaira. — C'est prendre votre parti bien courageusement ; mais d'ailleurs votre santé exigera des ménagemens et des soins. — Oh ! rassurez-vous ; je ne suis pas encore sotte au point qu'un chagrin pareil prenne sur ma santé... — Cependant , dans l'état où vous êtes !... — Comment ! dans l'état où je suis ? que voulez-vous dire ? — Vous savez que je suis pénétrant !... — Eh bien ? qu'avez-vous pénétré ? — Vous savez aussi combien je vous aime , et j'ose dire que vous me deviez cette confidence. — Mais quelle confidence ? — Avouez-moi... pardon ; mais il faut enfin lâcher le mot ; avouez-moi... que vous êtes grosse , ajouta-t-il timidement et en baissant la voix. — J'avouerai plutôt que vous êtes fou , s'écria-t-elle en colère ; mais où avez-vous pris ?... — Il est fort que vous prétendiez le nier ; vous l'avez écrit à ma femme ; j'ai vu votre lettre , et puisqu'il faut tout vous dire , l'appartement à la campagne est loué pour vous , et vous y viendrez faire vos couches. — Mais quel galimatias me faites-vous là ? — Ne vous fâchez pas , ma chère amie ; tenez , voici la lettre ; soyez de bonne foi avec un frère qui vous aime.

La belle-sœur jeta les yeux sur sa lettre , partit d'un éclat de rire , quitta un moment la chambre et y rentra bientôt , portant dans une corbeille un joli petit chat angora. — Le voilà , le voilà , dit-elle , en se tenant les côtés à force de rire , ce petit être qui doit tenir auprès de moi la place de son père ! c'est le fils de mon beau *Lubin* que j'aimois tant , que j'ai tant regretté , et qui m'a quittée pour aller courir les gouttières !... Votre femme , mon frère , s'est moquée de vous , ou bien c'est



encore là un de vos traits de génie , une de vos profondes observations !....

Bonœil resta pétrifié ; son amour-propre souffrit un moment ; mais bientôt mon homme leva le siège, et sortit en disant tout bas à lui-même : elle m'a donné le change assez adroitement ; mais j'ai bien vu dans ses yeux qu'elle me trompoit ; il y a sûrement là-dessous quelque chose que je découvrirai.

A\*\*\*.

#### E F F E T S D E L' A M O U R.

L'Amour croît , s'il s'inquiète ;  
Il s'endort , s'il est content.

J.-J. ROUSSEAU.

On a fixé différens états dans la société ; les conditions ne sont pas les mêmes ; la bienséance, l'amour-propre, l'orgueil y regardent de très-près. L'Amour seul passe sur toutes les considérations ; les lambris dorés ne lui en imposent pas ; et il pénètre sans rougir dans la chaumière du pauvre.

Nos petits-maitres les plus élégans rougiroient, sans doute, de la société d'un villageois ; cela ne les empêche pourtant pas de rechercher les jolies bergères. Dans quelque rang que naisse la beauté, on ne la regarde jamais avec hauteur. Une femme plait-elle, on veut l'obtenir ; toutes les représentations que veut faire l'orgueil, sont inutiles ; l'amour ne connoît rien que lui.

Ce caprice de l'amour produit plus d'une fois les suites les plus funestes ; car, dès que l'illusion est dissipée, l'objet qui fut adoré, n'est plus qu'une malheureuse victime que l'amour-propre immole sans pitié ; des exemples, plus d'une fois répétés, ont prouvé la vérité de ce que j'avance : je vais rapporter un exemple à ce sujet.

*Sophie*, jeune et jolie, étoit la fille d'un pauvre cultivateur, qui, malgré la médiocrité de sa fortune, n'avoit point négligé l'éducation de sa fille unique. Il lui avoit inspiré l'amour du travail et de la vertu ; cela suffisoit pour que *Sophie* pût faire le bonheur de l'auteur de ses jours, et d'un homme de son état. Elle joignoit une belle taille à la figure la plus agréable, et fixoit les regards des jeunes gens de tout le pays. Un de ses voisins, le fils d'un riche homme de loi, devint éperdument amoureux d'elle ; *Sophie* l'apprit, pour son malheur, avec plaisir, car'elle ne l'aimoit pas moins. Mais il y avoit un peu de distance entre les conditions, et les parens ne vouloient pas entendre parler d'une telle alliance. Le cultivateur tenoit sa fille de fort près, dès qu'il connoit sa passion. *Dorimon*, c'est le nom du jeune homme, dépérissoit de jour en jour, parce que sa famille s'opposoit à ce qu'il épousât *Sophie*. Cependant les deux amans supplièrent tant de part et d'autre, qu'on consentit à les unir. Après quelques jours de mariage, *Dorimon* défendit à son épouse de voir son père,

comme n'étant qu'un homme de la basse classe ; enfin , chaque jour le charme de l'amour disparoissoit , et *Sophie* n'étoit plus regardée , par son perfide mari , que comme la fille d'un misérable paysan. La suite du tems amena la séparation des époux ; *Sophie* , la trop malheureuse *Sophie* fut obligée de se retirer seule dans une petite chambre , avec une très-modique pension ; elle y étoit d'autant plus à plaindre , qu'elle n'avoit personne à qui elle pût confier ses peines. Dans le commencement de son mariage , elle avoit eu la foiblesse de dédaigner son père , qui , la payant ensuite de retour , ne voulut pas la revoir. Seule , sans parens , sans amis , *Sophie* ne vécut plus que dans les larmes.

P. PAJOT-LAFORÊT.

### A E S T E L L E .

Lorsque dans tes regards charmans  
Etinceloit la vive flamme ,  
Où se retraçoient de ton ame  
Et la langueur et les tourmens ,  
Que ta figure étoit céleste !  
Belle du trouble de ton cœur ,  
Belle de ta rougeur modeste ,  
Ton sourire étoit plus flatteur ,  
Et de ta voix enchanteresse  
Les sons avoient plus de douceur.  
Rien n'égalait et mon ivresse  
Et les transports de mon ardeur ;  
De tous mes sens alors maitresse ,  
Sur moi tu régnois en vainqueur.  
Maintenant que l'indifférence  
A terni l'éclat de tes yeux ;  
Ils ne sont plus si dangereux.  
Oui , j'aurois bravé leur puissance ,  
Si , toujours froids , inanimés ,  
Ils n'eussent reflété l'image  
Des feux qu'ils avoient allumés ;  
Si , repoussant mon tendre hommage  
Et réprimant un vain espoir ,  
Ils m'eussent toujours laissé voir  
Dans leur orbite retracée ,  
Comme en un fidèle miroir ,  
Cette indifférence glacée  
Qui de l'amour et du plaisir  
Éteint jusques à la pensée ,  
Et paralyse le désir ;  
Si , d'avance , de l'avenir  
Ils eussent détruit les doux charmes ,  
En lui ravissant les alarmes ,  
Le regret et le souvenir.

Loin de m'en plaindre , ingrate Estelle ,  
J'applaudis donc à ta froideur ;  
En te rendant beaucoup moins belle ,  
Elle doit soulager mon cœur.





## C H A R A D E.

Ne vendez jamais mon premier  
 Sans être sûr de mon dernier :  
 C'est là l'esprit de mon entier.

D\*\*\*.

## M O D E S.

Les coëffures en cheveux qui , dans ce moment , sont les seules de grande parure , admettent à l'ordinaire des perles pour ornemens et un peigne enrichi de pierres gravées. De presque tous les chignons relevés qui composent ces coëffures , pendent de longues mèches en tire-bouchon , et quelquefois l'extrémité du chignon pend elle-même en crinière. La fleur du moment est le pavot , couleur de rosé ; on en fait des diadèmes. Les lingères font en tulle brodé des capotes de la forme de celles d'organdie. Les rubans à la mode sont ceux de taffetas de cinq à six couleurs , à-la-fois rayés et flambés. On voit des chapeaux faits à l'entier , de ces rubans réunis. Les fichus croisés sur le sein sont d'un usage presque général ; on les porte en soie , de différens rouges , avec une bordure brochée , large d'un doigt , de couleur tranchante. Quelques robes à longue queue ont la taille basse. En général , les tailles sont très-hautes. Les robes , celles de parure sur-tout , sont très-échancrées du dos , très-échancrées du devant , et n'ont que de très-petits bouts de manches. Les queues , en revanche , sont d'une longueur extravagante. Les juives deviennent rares. Quoi-qu'il y ait , pour les schalls de Cachemire , une très-grande variété de couleurs , amaranthe et jonquille paroissent être les couleurs dominantes. Outre les schalls de Cachemire ou façon de Cachemire , on porte des schalls longs de mousselines turques.

## EXPLICATION DE LA GRAVURE , N°. 497.

Les chapeaux de ce genre ne sont pas sortis de la classe des femmes très-élégantes ; le fond est sparterie.

ERRATUM. Page 549 du Numéro 68 , vers cinquième du dernier couplet , au lieu de : *Alors* dans mes bras caressans , lisez : *Tous deux* dans mes bras carressans.

*Tout ce qui est relatif à ce Journal , doit être adressé , port franc , au citoyen La Mésangère , rue Montmartre , n°. 132 , près celle du Mail , vis-à-vis le café de la Victoire.*